

Maison internationale de la CIUP Journées sur Les Perversions

Pour parler du Pervers suprême, je dispose d'un instrument efficace, la gaffe que vient de me passer Stoïan Stoïanoff. Je trouve qu'il a bien raison parce que pour parler valablement de la perversion, il faudrait trouver un mode d'articulation qui soit suffisamment léger comme dit Lacan, voire erroné, pour dessiner la place de l'objet en cause et non pas prétendre le saisir, voire le maîtriser à la façon même dont procède justement le pervers. Autrement dit, comment parler de la perversion sans s'exposer au risque de se retrouver dans la position que l'on est en train de situer, d'articuler ?

Ce que pour ma part j'ai beaucoup apprécié dans vos exposés, c'est la tentative de laïciser la question. La laïciser, c'est-à-dire la faire sortir de ce postulat d'ombre ou de mystère dont on aimerait laisser le pervers entouré – le terme de 'mystère' touchant, inévitablement bien sûr, à la religion. Et d'une manière ou d'une autre, même quand il s'en défend, le pervers effectivement a toujours un rapport solidement noué avec la religion. D'ailleurs quand Lacan dit Père-version, autrement dit ce qui viendrait là organiser le mouvement, je n'ose pas dire de ce sujet, je dirais de ce parlêtre, est assurément soutenu, mis en place par la référence au Père.

L'une des questions que l'on pourrait sans doute reprendre est de savoir si la perversion fait lien social ou si elle est une affaire non pas particulière mais singulière. Autrement dit, est-elle susceptible d'établir un fonctionnement réglé dans une communauté organisée autour d'une jouissance commune qui permettrait à la dite communauté de se tenir ? Si c'était le cas, il faudrait reconnaître le style ou les particularités de ces communautés perverses et puis, à partir de ce moment-là, en venir à ce qu'il en serait d'un discours pervers — puisque seul le discours est en mesure de mettre en place, de soutenir ce qu'il en est du lien social.

Alors pourrions-nous tenter l'écriture d'un discours pervers sans pour cela contrevenir à l'écriture lacanienne ni y introduire d'éléments à ce point discordants qu'ils se trouveraient du même coup dénier la référence au discours tel que Lacan l'établit ? La façon que j'aurais de tenter de l'écrire serait de vous faire remarquer très simplement que dans le discours dit du maître,

$$\frac{S_1}{\mathcal{S}} \longrightarrow \frac{S_2}{a}$$

Or, le maître auquel nous avons ici affaire n'est jamais qu'un semblant de maître puisque c'est d'une position pas moins de sujet qu'il est animé, mais que ce sujet  $\mathcal{S}$  ne vaut qu'à la condition d'avoir rencontré la complicité d'un "objet de jouissance", – pourquoi ne pas l'appeler comme cela ? – susceptible d'accepter ce pacte. Au prix d'une commune renonciation, celle de l'objet  $a$ , ils partageraient une jouissance, ils auraient une jouissance commune.

Autrement dit, semblant de maître, semblant d'objet, réalité de l'objet cause de la jouissance et tout ce que Lacan vient nous dire sans cesse concernant le sujet : que l'on n'a jamais affaire qu'à une moitié de sujet, ce sujet ne s'accomplissant en quelque sorte qu'à la condition de la possibilité de ce pacte qui vient nouer  $S_1$  et  $S_2$  autour

d'une perte reconnue arbitrairement comme commune et en tout cas se prêtant à ce qu'il en serait d'une jouissance commune.

Vous savez de quelle façon Lacan vient inscrire de manière inattendue, après avoir dit qu'il n'y en avait que quatre, un cinquième discours, le discours du capitaliste, en intervertissant les places du sujet et du signifiant maître.

$$\text{Discours du capitaliste : } \frac{\text{\textcircled{a}}}{S_1} \longrightarrow \frac{S_2}{a}$$

Je vous propose une possible écriture d'un discours pervers en intervertissant ici les places du S2 et du a, en les retournant comme si quelque bande de Möbius venait ici marquer sa torsion. Ce qui deviendrait donc :

$$\text{Discours du pervers : } \frac{S_1}{\text{\textcircled{a}}} \longrightarrow \frac{a}{S_2}$$

Les conséquences qu'il y aurait à en déduire, si cette écriture était susceptible de valoir, seraient ce qui ici fait solidarité entre S1 et a.

Autrement dit, au lieu de m'adresser à un objet que je sais d'emblée marqué par la castration, et qui ne fait jamais que révéler mon propre semblant, je m'adresse directement à ce qu'il en est de l'être de ce sujet, c'est-à-dire *l'objet a*, et moi-même me trouvant dès lors en quelque sorte relevé de cet handicap que constitue la castration, c'est-à-dire en position d'être un maître, réel cette fois, non plus un semblant et m'adressant à un objet pas moins réel sur qui aurait à s'exercer le type de frappe qui viendrait en révéler la déchéance toujours possible, c'est-à-dire la production d'un savoir.

$$\frac{S_1}{\text{\textcircled{a}}} \begin{array}{c} \xrightarrow{\hspace{1cm}} \\ \xleftarrow{\hspace{1cm}} \\ \xrightarrow{\hspace{1cm}} \\ \xleftarrow{\hspace{1cm}} \end{array} \frac{a}{S_2}$$

Vous savez que Lacan dénie la possibilité d'une circulation achevée, heureuse, entre ces quatre termes et il marque toujours le lieu d'un impossible. C'est ici que je situerais le lieu de cet impossible, entre la subjectivation ici toujours en position de vérité, et le savoir produit qui en quelque sorte, c'est en tout cas comme ça que j'aurais tendance à l'interpréter, ne saurait jamais être subjectivé, subjectivement assumé : un type de savoir qui ne vaudrait justement que par la forclusion du sujet.

Dans cette tentative d'écriture, je suis soutenu par le type d'expérience que l'on veut nous proposer comme idéale, celle de la "rigueur" ou de la science, en tant que justement elle a pour propriété, nous le savons depuis Lacan, de forclure le sujet, c'est-à-dire le phallus, pas moins ! puisque c'est lui qui s'avère bien le fautif auquel est attribué cette faille dans le champ de l'Autre. Donc nous sommes confrontés, à cet appétit pour une écriture qui serait « rigoureuse », c'est-à-dire du même coup exclurait en son sein tout ce qui est de l'ordre du hiatus, du défaut, etc. et qui s'imposerait comme maître absolu, comme maître sans recours (avez-vous le moindre recours devant un discours logique ou scientifique ?) et donc viendrait frapper l'interlocuteur

mis en position ici *d'objet a*, pour produire un savoir mais qui ne saurait jamais se trouver subjectivé.

Je ne suis pas du tout surpris si l'on rencontre si facilement, chez les logiciens ou ceux qui se sont engagés dans la voie d'une écriture qui serait strictement rigoureuse, c'est-à-dire qui aboutit à forclure le phallus, ce mouvement. Ce qui les amène – je le dirai grâce à ce qui a été très bien situé ici comme division du Moi – ensuite à pouvoir en toute sérénité jouir de leur perversion, c'est-à-dire du phallus mis ainsi en position saillante dans le réel. Voilà un réel habité par le phallus et sur lequel viendrait s'exercer pas moins une maîtrise, une exigence de maîtrise rigoureuse et absolue. Je ne vais pas ici citer, reprendre ici un certain nombre de noms. Wittgenstein en tout cas en est sûrement une illustration d'autant plus saisissante qu'il en a lui-même, à sa façon, rendu compte. Mais nous pouvons également lire dans cette tentative ce qui a pu se produire à l'intérieur du champ analytique lui-même avec en particulier la constitution de ce très brillant mouvement dont les traces sont recueillies dans les *Cahiers pour l'analyse*, où il y aura à retrouver cette tentative avec un certain nombre de conséquences qui concernent aussi bien le champ de l'analyse que nos divers avatars sociaux.

Il me semble qu'une telle écriture serait éventuellement en mesure également de rendre compte d'un certain nombre de particularités cliniques des diverses perversions où bien entendu la rigueur dont je parlais à l'instant se retrouve, mimée, dans le cérémonial lui-même. Il y a là quelque chose d'assez frappant : qu'il faille que le cérémonial pervers se trouve lui-même ordonné effectivement sur le modèle d'un office parfaitement régulé.

Et cette autre particularité qui témoignerait bien que la perversion n'est pas du tout comme on pourrait l'imaginer une affaire solitaire

- mais qu'il y a le besoin d'un complice, éventuellement la victime comme complice et l'on sait aussi la sympathie qui peut unir dans ce cas les victimes à leurs bourreaux
- mais aussi volontiers l'appel justement au regard tiers, au regard d'un Autre qu'il s'agirait de venir défier.

Si je devais en donner une sorte d'imagerie rapide, je dirais que si le névrosé est engagé dans l'œdipe, c'est-à-dire la concurrence vis-à-vis de la femme du père, ce qui de façon beaucoup plus astucieuse intéresserait le pervers, ce serait l'objet même susceptible de faire jouir Dieu. Une espèce de déplacement ici, de translation, de rotation, et une sorte de défi assurément lancé à Dieu lui-même, voire une tentative de l'aveugler.

En vous écoutant, je retrouvais quelques notations, quelques vignettes cliniques qu'il m'était arrivé de rencontrer. Je pensais à un jeune peintre, plutôt mécontent du manque de reconnaissance sociale qui frappait un travail par ailleurs intéressant, venu me raconter cela. Travaillant toute la journée dans son atelier, il avait remarqué, à une fenêtre le surplombant dans la cour en face de son atelier, une femme qui se tenait à sa fenêtre un long moment le matin, le regardant peindre. Au bout d'un temps il est venu lui-même à sa fenêtre regarder cette femme le regardant. Les épisodes suivants

consistent en un premier geste d'exhibition devant cette femme qui semble, toujours à sa fenêtre, trouver ça fort bien. Et puis début de masturbation devant elle, cette femme restant ainsi à sa fenêtre pour le voir se masturber. Une telle histoire doit bien sûr connaître sa progression, il va finir par sonner à sa porte et il y aura entre eux une liaison. Et pendant celle-ci, il s'aperçoit que quelque chose d'étrange le prend. Vers quatre heures de l'après-midi, il est amené, sans très bien y réfléchir et sans très bien savoir pourquoi, à sortir de chez lui et à se trouver à la sortie des écoles, et sans très bien savoir pourquoi non plus, incité à avoir l'envie qui le surprend de s'exhiber devant les fillettes. C'est alors donc qu'il vient consulter.

Comment le qualifier ? C'était un brave garçon surpris par ce qui lui arrive. Donc il arrive là, inquiet, mais avec une disposition fort gênante et que vous avez très bien relevée au cours de ces journées. Dans le récit, il ne manque pas de me mettre en position de complice, autrement dit je ne vais pas manquer de me réjouir moi-même de participer à ce qu'il va être en mesure de me dévoiler. Je suis mal arrivé à lui faire saisir que l'intérêt que j'avais pour son cas ne voulait pas dire que, pour autant, j'étais moi-même là mis en position, engagé dans un appétit voyeuriste. Et du fait de ce qu'il a donc pris comme relative froideur ou indifférence, il n'a pas persévéré et je ne sais pas ce qu'il est devenu.

Ce dispositif me paraît organisé autour de la tentative – c'est bien là qu'on voit le rapport à un petit autre et la façon dont j'allais moi-même ici me trouver mis en position de grand Autre –, d'avoir à sceller cette union. Autrement dit, ce qui l'intéressait, c'était quoi ? Qu'est-ce qu'il voulait voir, saisir, capter ? Supposons qu'en tant que peintre, ce qu'il voulait capter, c'était le regard, et que ce qui l'intéressait dans la position de cette femme le regardant, c'était de saisir dans son œil ce qu'elle était là en train de voir ? Que se passe-t-il dans cette tentative, dans ces idées d'exhibition ? Pourquoi, d'ailleurs, une petite fille ? Si nous disons, à suite de Lacan, *La femme n'existe pas*, pourquoi est-ce que *La petite fille* semble exister, elle ? Quel est son statut logique pour qu'elle existe ? Puisque pour l'exhibitionniste, peu importe quelle petite fille, blonde ou rousse, une petite fille fera l'affaire. Quel est d'un point de vue logique ce qui est susceptible de faire communauté entre les petites filles ? Si ce n'est à mon sens de représenter dans notre culture ce qui est supposé justement dans l'innocence qu'on leur prête être à l'abri de l'économie phallique, d'être encore en dehors, d'en être protégées. Autrement dit, dans état de candeur supposée, c'est-à-dire pas moins en position d'*objet a*. Car n'oublions pas le caractère tout à fait ambivalent de cet *objet a*, aussi bien déchet qu'objet sacré.

Donc, quel est le plaisir de l'exhibitionniste ? Si ce n'est d'essayer de capter dans son œil *ce qu'il en serait de la naissance du regard*, le moment où le regard viendrait à se mettre en place, à se produire. Et, ce qui ne me paraît pas moins décisif, le fait que lui-même, et ici le S1, ne peut savoir ce qu'il est, c'est-à-dire se réaliser de jouir de lui-même que par ce qu'il essaie ainsi de voir dans le regard du petit autre. Car ce qui est très frappant, c'est qu'il semble avoir besoin de cette confirmation, de cette constitution de lui-même à ce moment-là comme être en vérifiant l'action qu'il est ainsi en mesure de produire sur cette petite fille.

Un film que certains d'entre vous ont sûrement vu, film anglais dont j'ai oublié le titre original mais en français, ce devait être traduit par *Le Voyeur*, racontait l'histoire d'un tueur de dames qui avait pour particularité dans son exercice de se plaquer sur le front, une sorte d'arc porteur d'un miroir. De telle sorte que la victime qu'il étranglait se voyait et il voyait, lui, sa victime se voyant être étranglée ; voir dans son œil ce moment où surgissait l'instrument, où elle voyait l'instrument qui allait l'amener à la mort. Et là encore ce type de dispositif, au demeurant rudimentaire, très simple, me paraît fidèle à ce qui est là attendu.

Peut-être un regret, je ne vous en parle peut-être pas très bien mais on aura l'occasion de reprendre tout cela, peut-être un regret que nous n'ayons pas pris comme texte commun de référence un ouvrage, ouvrage remarquable dont Gide justement disait que c'était l'un des deux chefs-d'œuvre de la littérature française (le second étant *La Chartreuse de Parme*), le livre de Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*, ouvrage d'autant plus remarquable qu'il a été maintenu dans l'enfer pendant très longtemps, bien qu'il ait eu un grand succès au moment de sa parution en 1782. La première thèse universitaire consacrée à Choderlos – il semble que ce soit une thèse suisse –, date de 1958, la première thèse française date de 1968, il a fallu attendre 1968 pour qu'on s'intéresse à ce livre. Si vous le prenez, je suppose qu'il vous tombera des mains, ce chef-d'œuvre indubitable, indiscutable. Je suppose qu'il vous tombera des mains parce qu'il est assez peu supportable effectivement dans son écriture, essentiellement de la vérité du désir, c'est-à-dire démonstration que ce désir est toujours désir d'autre chose.

Le seul élément que l'on pourrait dire proprement pervers dans le roman tient à un détail qui ne semble pas toujours relevé par les critiques, par les spécialistes c'est qu'il faut que la victime, puisque c'est ainsi qu'elle est nommée – les métaphores guerrières et cynégétiques sont fréquentes dans l'ouvrage –, il faut que la victime, cette femme que l'on a "eue", que ce soit publiquement su, il faudra le faire savoir de façon que celle-ci soit assez déshonorée socialement pour devoir se retirer du monde. C'est une procédure qui est assez étrange pour qu'on se demande quel est le plaisir singulier que pouvaient prendre Mme de Merteuil et Valmont pour être concernés, être eux-mêmes pris, par une fin si honteuse pour la personne qu'ils auraient réussi à abuser. Pourquoi faire ? On voit bien que ce n'était pas du tout par exemple la démarche d'un contemporain, Casanova, dont les nombreuses séductions qui marquèrent sa vie n'ont jamais contrarié une attitude fort galante et respectueuse à l'égard de ces femmes séduites. Quel singulier plaisir de devoir ainsi publiquement faire savoir cet événement ?

Si ce n'est, puisque c'est le prétexte amoureux qui avait provoqué la séduction, leur faire croire qu'elles étaient aimées, si ce n'est brusquement leur révéler, à elles-mêmes et au monde, en faisant choir l'image soi-disant aimée, les ramener en quelque sorte à leur petite réalité de corps, à leur petite réalité charnelle, à leur incarnation anatomique, le petit tas de chair auquel elles se trouvent à partir de ce moment-là réduites. Réduites justement à cet état de déchet, *d'objet a*, tout l'effort des deux séducteurs, Mme de Merteuil et Valmont, surtout Valmont d'ailleurs, étant *d'obtenir une victoire où soit contenu le consentement implicite de la victime sur ce qui va être son destin final*. Autrement dit, percer chez elle les défenses névrotiques ordinaires

pour lui donner le goût d'une déchéance qui par la procédure employée ne saurait la tromper, et en aucun cas accepter le viol ni l'abandon mais exiger cette sorte de progrès qui ferait qu'elle serait en quelque sorte consentante et complice dans la perversion ici déployée.

Ce n'est sûrement pas un hasard si justement Mme de Merteuil porte ce nom qui vient nous rappeler que tout ceci se déroule sur une scène et d'ailleurs tout le récit semble bien ordonné comme un ballet où chacun des protagonistes a ses mouvements tout à fait codifiés. Il faut voir le type de rigueur que l'auteur impose à une démarche dite sentimentale ou passionnelle et qui échapperait du même coup à la raison alors que toute la démonstration du livre est de montrer comment cette démarche soi-disant passionnelle est strictement ordonnée et réglée. Cette démarche agite un certain nombre de mécanismes, de rouages, elle est prise dans un certain progrès et elle ne laisse pas d'échappatoire. Cela se termine mal parce qu'il va y avoir cette évocation fort belle et qui montre Valmont, le séducteur, victime finalement de son propre discours amoureux à l'endroit de la Présidente de Tourvel, cette femme prude qui dans tout l'ouvrage apparaît comme une femme remarquable, estimable, sincère. Lui-même va se trouver pris au piège de son amour, c'est-à-dire va se comporter d'une façon qui va le conduire à se faire tuer en duel. Et Mme de Merteuil qui vraisemblablement était elle-même éprise, amoureuse de Valmont sans jamais l'avouer va finir ruinée, vérolée et... perdant un œil, borgne. Voilà le type de châtiment que Choderlos a si intelligemment...

Alors que c'était un homme que manifestement sa vie privée ne destinait aucunement à de tels exploits, il avait une vie privée fort bourgeoise, fort chaste, de bon père de famille, mais il a participé à ce grand mouvement d'émancipation dit des Lumières et donc de mise en place des Droits de l'Homme. Sûrement a-t-il eu une sorte d'anticipation géniale sur ce qu'impliquait la promotion des Droits de l'Homme, c'est-à-dire comme le relève Lacan dans son *Kant avec Sade*, le fait que dès lors, les Droits de l'Homme, c'est que j'ai le droit d'exercer sur mon contemporain, sur autrui, mon désir sans autre limite ni ménagement que quoi ? Que rien ! "Droits de l'Homme" me constituant comme maître sans plus de référence à cette subjectivité.

Ce qui nous amène à poser la question autrement : Dieu, est-ce qu'il jouit de notre âme, ou est-ce qu'il jouit de notre corps, après tout ?

S'il jouit de notre âme, c'est évidemment ennuyeux puisque non seulement la pauvre n'est pas toujours à la hauteur mais elle introduit dans le champ de l'Autre le type de dégât, de coupure qui peut paraître une offense faite à Dieu. Alors que si Dieu au fond m'abuse et jouit de mon corps, le problème ici se pose différemment. Et si vous vous référez à Schreber, vous voyez très bien que ça fait partie de sa problématique qui sera donc à l'étude cet été pour nous : il commence à penser que c'est en arrivant à joindre son âme à celle de Dieu ou à celles des âmes bienheureuses qu'il parviendra à la félicité, à un certain statut, jusqu'à concevoir que finalement, ce n'est qu'en se travestissant en femme qu'il sera susceptible de satisfaire, de retenir capté sur lui le regard divin et donc arriver à se constituer un monde.

J'ai attiré votre attention sur le fait que le discours vainqueur de la science a un rapport intime, étroit avec la mise en place de la perversion et sur le fait que le sujet est ce qui présente si peu d'intérêt que dans les nomenclatures psychiatriques modernes, l'hystérie disparaît, puisque l'hystérie, au fond, c'est bien la révolte du sujet face à la montée de la science.

Il faudrait aussi bien sûr dire que si nous ne voyons peut-être pas toujours très clairement la perversion, c'est que nous ne saisissons pas bien... qu'elle est devenue notre espace naturel. Le fonctionnement social est assurément aujourd'hui beaucoup plus réglé par la perversion, c'est-à-dire le refus de faire de la subjectivité de celui auquel on a affaire la moindre entrave à l'exercice d'un pouvoir ou d'une jouissance. Rien à faire de ce qu'il ex-siste, ce qui importe, c'est qu'il accomplisse sa tâche et cela sans aucunes limites, sans aucunes barrières, sans aucunes frontières. Ce type de dispositif semblant bien faire partie de notre physiologie moderne au point que l'on saisit mal de quelle manière nous sommes immergés, tant la perversion est devenue notre milieu d'immersion.

Avec cette remarque, la perversion, je l'appellerai comme ça, c'est... *le cul du monde*. C'est le cul du monde parce qu'il n'y a pas d'au-delà, vous ne pouvez pas aller au-delà, c'est là une fermeture. Ni en deçà parce qu'il y a dans les perversions un phénomène d'addiction qui est insurmontable. Le pervers, il n'y peut rien, à son affaire. On pourra lui opposer tous les risques, tous les dangers, toutes les menaces, on pourra le déshonorer, le mettre en prison, etc. Le problème, c'est qu'il n'a pas le choix, il ne peut plus faire que comme il s'est trouvé coincé. Donc il n'y a pas non plus de retrait. La seule chose qui subsiste, c'est la faculté d'une élimination de soi-même à laquelle le statut *d'objet* a n'est pas étranger. Seule possibilité du pervers pour essayer de s'en sortir : s'éliminer soi-même. Et il y a, ça a été relevé tout au long de ces Journées, évidemment cet appétit pour la mort, de faire valoir un Autre qui ici en quelque sorte est obstrué.

En tout cas, et pour conclure, si nous sommes en tant qu'analystes directement concernés aujourd'hui par la question de la perversion, c'est assurément que les exigences de rigueur "scientifique", entre guillemets parce qu'il y a d'autres rigueurs que scientifique, que l'on prétend opposer ou servir de modèles au fonctionnement social et au fonctionnement psychique ne peuvent qu'entretenir la perversion sociale ; avec cette interrogation que cela mérite de susciter chez nous concernant la fonction de la vérité. Il y a actuellement tout un mouvement, aussi bien chez les philosophes que chez certains analystes, pour dire que la vérité, on s'est assez embêté avec ça, on en a assez ! Que finalement, ça ne sert pas à grand-chose, que c'est un frein, un handicap, voire même si je me fie au titre d'un livre que je n'ai pas encore lu mais que je ne manquerai pas de regarder, que la vérité aurait un sexe, il y aurait un sexe de la vérité, et j'imagine bien que son auteur va aller nous fourguer que c'est le phallus qui serait le support de la vérité ! Si c'était cela qui constituait l'intention de l'ouvrage, il faudrait rappeler que pour nous, ce n'est pas du tout cela, la vérité mais que la vérité, c'est la reconnaissance qu'il y a dans l'Autre une incomplétude, qu'il y a une faille, c'est là le champ, la dimension propre de la vérité psychanalytique. Et cette faille, nous n'en faisons aucunement l'objet d'une religion, nous ne lui faisons aucune révérence

particulière. A la suite de Lacan, nous n'estimons pas non plus que la dite faille, nous ayons à la sacraliser ou à la retenir comme une loi de l'univers, comme une loi de la nature, comme une loi du monde.

C'est ce qui rend passionnant le travail, le parcours de Lacan qui a été, tout un temps, de vouloir une formalisation psychanalytique à l'égal de la formalisation mathématique, c'est-à-dire, dans le courant de ce que faisait Foucault et que Catherine Millot nous a rappelé ce matin en particulier à propos de la conférence *Qu'est-ce qu'un auteur ?* et qu'illustre pas moins *Scilicet*, tenir le sujet comme une scorie qui ne devrait sa subsistance, son maintien parmi nous qu'à Aristote d'une part, et à Dieu de l'autre. Autrement dit une pure création de la faiblesse du parlêtre ! Il y a eu chez Lacan tout un temps cette tentative, cet effort. Pour nous qui sommes concernés par la perversion, ça ne peut pas manquer de nous intéresser, quitte ensuite dès l'introduction des nœuds borroméens, à laisser la formalisation à proprement parler pour une démarche différente qui se veut pas moins rigoureuse mais qui met le trou, pour l'appeler comme lui, au centre de chaque nœud. Il ne s'agit plus seulement de ce trou que le symbolique exerce dans le réel mais du fait que, par le nœud, aussi bien le réel que le symbolique et l'imaginaire se distinguent d'être également tous les trois troués.

Là aussi, nous ne sommes pas, pardonnez-moi cette obscénité, les adorateurs du trou. Mais nous avons à suivre ce qui se trouve ici interrogé par Lacan dans ce qui était son mouvement propre. Si la faille dans l'Autre s'avérait effectivement un effet de l'interprétation névrotique du parlêtre, si la tentative du pervers est seulement de venir obstruer cette faille par le bouchon propre à la jouissance et supposé être celui qui fait la jouissance de Dieu, y a-t-il néanmoins une conceptualisation, une écriture possible qui ne ferait plus de cette faille, c'est-à-dire de la castration, le mode d'arrangement de nos rapports, et le mode de constitution pour le parlêtre d'un lien social dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne va pas sans quelques inconvénients ?

Donc la question de la vérité reste, chez Lacan, vive au point de l'avoir retenue comme une place privilégiée, l'une des quatre places des discours. Car après tout, ça aurait pu s'arrêter là, à la place du plus-de-jouir, c'est-à-dire dans la disposition perverse. Il maintient, ce n'est pas pour rien la place de la vérité c'est-à-dire en relativisant la solution perverse, en allant jusqu'à écrire que finalement le pervers, aussi intelligent soit-il – car il l'est, dans la mesure où il échappe à la castration –, n'en est pas moins angoissé comme un sujet banal, ordinaire, quelconque. Mais Lacan en tout cas, poursuivant là un effort dont l'une des questions est de savoir si nous nous retrouverons sur cette lancée, si nous en avons la capacité ou le talent ou bien si cet effort retombera dans les oubliettes pour peut-être, un jour, qui sait ? resurgir d'une autre manière. Voilà, je regrette de ne pas avoir été un peu plus explicite sur cette clinique qu'autorise ce mode d'écriture mais ce sera, si vous le permettez, pour une autre fois.